

Anne Lehoërff

LE NÉOLITHIQUE

*Troisième édition mise à jour
6^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en *Que sais-je ?*

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Boris Valentin, *Le Paléolithique*, n° 3924.

Anne Lehoërff, *L'Archéologie*, n° 4122.

Carole Fritz, *L'Art préhistorique*, n° 4274.

Anne Lehoërff, *L'Âge du bronze*, n° 4295.

ISBN 978-2-7154-3981-8

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2020

3^e édition mise à jour : 2026, mars

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

Le Néolithique, c'est pas automatique ! Tel pourrait être le slogan publicitaire d'une histoire très ancienne des sociétés qui se sont développées dans le monde à partir de dix mille ans avant notre ère environ, de manière variée selon les régions et les moments.

Quelque peu provocatrice, cette exclamation nécessiterait des éclairages. Si rien n'est automatique, simple, évident ou inéluctable dans l'histoire des hommes, il n'en reste pas moins que l'humanité a suivi un chemin plus ou moins long et multiforme, celui de la « néolithisation », en optant pour des modes de subsistance et de vie nouveaux, sans jamais revenir ensuite à une situation antérieure. Ce fut à ce titre une « révolution » majeure, profonde, dont nous sommes les héritiers directs à l'échelle de la planète.

Le « Néolithique » reste pourtant peu connu en dehors d'un cercle restreint de spécialistes et assez mal identifié par le grand public, même si, depuis quelques années, on en a une meilleure perception dans de nombreux pays.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette relative méconnaissance, pour plusieurs raisons : la première d'entre elles tient sans doute à la période elle-même, à la complexité et à la spécialisation de la recherche qui lui est consacrée, aux développements pluriels sur le sujet depuis plus d'un siècle et demi, aux mots employés qui ne sont pas ceux du langage courant ; la seconde relève de l'entrée tardive du Néolithique dans l'imaginaire collectif, ce qui le laissa dans une position floue et marginale comme temps et période de l'histoire humaine. Connue seulement par l'archéologie et non par des sources écrites, il peine encore – comme l'Âge

du bronze – à gagner sa légitimité au sein de l'histoire (celle avec un grand H) et dans les programmes d'enseignement ou les concours qui permettent d'intégrer les différents corps français de l'enseignement, bâtis sur les canoniques « quatre périodes » au sein desquelles il n'entre pas.

Toutes ces époques très anciennes, que seule l'archéologie dévoile par ses enquêtes, devraient pourtant y avoir leur place, tout au moins aujourd'hui, en France et ailleurs dans le monde. Non seulement elles représentent les temps les plus longs, se comptant en millénaires, mais elles ont de surcroît très fortement marqué l'histoire de l'humanité. Les connaissances actuelles offrent l'opportunité de dissoudre le flou avec lequel, le plus souvent, sont perçus ces temps très anciens de la Préhistoire et de la Protohistoire. Sans qu'il soit toujours idéal – ou simple – de découper l'histoire en moments et en noms sous peine de rendre artificielles des « tranches » temporelles, il n'en reste pas moins clair que cet exercice offre l'opportunité d'une mise en ordre, d'un agencement des données qui donne à voir, conjointement, des phénomènes d'ampleur et leurs individualités.

Dans ce cadre, le Néolithique tient un rôle singulier. Sans être le début de l'humanité, il n'est pas non plus le moment que les textes antiques relatent et par lequel, longtemps, on fit débiter l'histoire. Placé au cœur de ces temps anciens, il incarne le début d'une nouvelle réalité. Il est en outre le seul moment d'une histoire très ancienne dont on pouvait voir des traces (les mégalithes en particulier) dans le paysage à des époques récentes, sans même savoir s'il avait existé, ni quand. Se jouant du temps et des espaces, il est à la fois spécifique dans chaque région où il voit le jour, et universel dans certains de ses aspects. C'est donc une réalité complexe qui se cache derrière un simple mot.

Certains de ses aspects fascinent, intriguent, étonnent. On a parfois voulu lui associer d'insondables et étranges

énigmes, comme c'est souvent le cas dès qu'il est question d'archéologie et de temps reculés. Pourtant, plus d'un siècle et demi de recherche a permis de lever le voile sur bien des réalités qui ne tiennent guère du « trésor » ou du « mystère ». Certes, des données résistent encore aux interprétations et de nouvelles découvertes et études ne manqueront pas d'affiner le grain de la photographie que l'on pourra un jour proposer. Néanmoins, un portrait du « Néolithique » et des réalités qu'il recouvre est aujourd'hui possible, tant à l'échelle planétaire qu'aux échelles régionales du globe, parfois même de manière très pointue.

Tout « Que sais-je ? » est une gageure. Il faut y faire tenir en 128 pages des sujets immenses qui pourraient occuper des encyclopédies tout entières. Défi sérieux parce qu'il faut justement se contraindre dans un format limité et choisir, il n'a de sens que si l'on se joue de deux dimensions, connaître et réfléchir, c'est-à-dire : proposer au lecteur une synthèse pour qu'il referme le livre en ayant acquis la conviction d'avoir bénéficié d'une vision d'ensemble ; lui en offrir une approche problématisée et réflexive qui ne soit pas celle d'un empilement de données primaires (ni une litanie de noms et de dates qui ne cessent de se préciser) qu'il trouverait ailleurs, de manière plus complète.

Ce volume sur le Néolithique n'échappe pas à ce double défi. Conçu comme une mise au point des connaissances actuelles sur ce sujet replacées dans l'histoire de la recherche, il ambitionne également de refléter un point de vue intellectuel et scientifique autour de thèmes-clés. Il est aussi une invitation, un premier pas vers ces vies humaines passées que d'autres travaux plus érudits poursuivront ensuite approfondir. En sept chapitres, sans prétendre à une quelconque – et illusoire – exhaustivité, il définit et retrace l'histoire du Néolithique, aborde les données sur les plus vieux foyers du Proche-Orient et de l'Europe, ose les autres néolithisations dans le monde, puis passe

en revue des thématiques dans un ordre volontairement plus historique que strictement archéologique – le temps et les espaces, les croyances et les rituels, les processus de spécialisations et de hiérarchisations – avant de jeter enfin un regard sur le Néolithique vu d'aujourd'hui. Sans doute les exemples européens ont-ils été privilégiés, et de manière assumée. C'est sur cette région du monde que les recherches ont porté en premier lieu, depuis l'aube de l'archéologie au ^{xix}^e siècle. Les connaissances ont donc eu le temps de s'y accumuler, la réflexion de les mettre en perspective. Aujourd'hui encore, dans le contexte géopolitique mondial, les investigations y restent les plus importantes à l'échelle de la planète. Dans cet horizon immense, les rééquilibrages de connaissances avec d'autres régions du monde sur ce moment particulier de l'histoire s'opèrent parfois très lentement, non pas parce que le Néolithique – ou toute autre époque – y serait moins riche, mais parce que les acteurs du monde contemporain ont consacré des travaux et écrit des pages qui ont longtemps placé l'Europe au cœur de « tout », tel l'omphalos du monde, et qu'il faut du temps et des moyens d'étude pour qu'un travail scientifique porte ses fruits, au-delà d'une pensée parfois modelée par une forme de résilience à l'égard des actions commises par les Européens hors de leur continent et du spectre des origines qui hantent les esprits.

CHAPITRE PREMIER

Des mots et des concepts

1. – La nécessité de nommer

L'existence d'un individu, autant que son identité, passe par un nom. Bien sûr, on peut considérer que matériellement, biologiquement, nul besoin d'une dénomination pour qu'un être vivant soit une réalité tangible. Toutefois, son existence pleine et entière, en particulier sociale, inclut ce processus. Le corps anonyme mis au jour « existe », mais de manière incomplète. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'homme découvert en septembre 1991 dans le glacier de l'Ötztal dans les Alpes fut baptisé « Ötzi ». Certains chercheurs protestèrent contre cette invention peu scientifique (il n'y a aucune chance pour qu'il ait porté ce nom il y a plus de quatre mille ans...), mais rien n'y fit, et il reste aujourd'hui le plus souvent connu ainsi. Il n'y a guère de raison de s'en étonner. Avoir un nom, c'est acquérir une individualité, une entité administrative, juridique, pouvoir être désigné, reconnu, appelé. Aucune réalité – pas plus les objets que les lieux et les époques – n'échappe à ce besoin d'être nommé, même si les répercussions ne sont pas toutes de même nature. Le langage s'empare des réalités matérielles ou immatérielles, des concepts, des croyances. La forme qu'il prend varie d'une société à une autre avec, entre autres conséquences, celle qu'il revêt pour l'historien. Le lien entre la « chose » (ce que l'on voit, entend, conçoit) et le (ou les) mot(s) qui l'exprime(nt). Ici, trois catégories se dégagent : les mots

transmis (reçus en héritage, en quelque sorte), les mots inconnus qui ont existé mais qui ont disparu avec les hommes qui les employaient, et les mots nouveaux créés dans un processus, si l'on peut employer ce néologisme, de « désanonymisation » pour désigner une réalité restée littéralement « anonyme ».

Pour les périodes récentes, souvent, le nom contemporain en usage à une époque donnée est connu, car il a subsisté dans un document écrit qui le mentionne, ce qui ne signifie pas qu'il soit toujours aisé de faire correspondre des réalités matérielles et des noms (dans une charte, un inventaire après décès, des documents relatifs à des procès, etc.). Pour les époques et les sociétés sans écriture (les plus longues et les plus nombreuses au regard de l'histoire de l'humanité), les hommes d'aujourd'hui emploient des noms actuels, réels, puisés dans leur propre langue (un « vase », par exemple) pour des réalités passées (un récipient vieux de cinq mille ans) ou bien ils les inventent sur une base qui a du sens par rapport à un lieu (un site qui devient éponyme comme « Cortaillod », Suisse) ou une donnée matérielle (tel le « Rubané » pour le Néolithique le plus ancien d'Europe tempérée). Les recherches archéologiques regorgent de ces noms nouveaux, qui ne renvoient pas toujours à des réalités actuelles et restent hors du vocabulaire ordinaire. Le Néolithique n'y échappe pas.

II. – Naissance du « Néolithique »

Le terme « Néolithique » vit le jour en 1865 sous la plume d'un archéologue britannique, John Lubbock (1834-1913). Il inscrivait sa proposition dans une histoire toute neuve de l'archéologie de ces époques les plus anciennes que l'on commençait alors tout juste à identifier et à étudier exclusivement à partir de sources matérielles.

L'existence possible de temps très anciens en Europe, antérieurs à l'Antiquité, avait retenu l'attention d'érudits depuis la Renaissance, et surtout depuis les réflexions des Lumières. La Scandinavie, l'Angleterre, où l'empreinte de l'Antiquité classique était absente ou moins prégnante que sur les bords de la Méditerranée, avaient été des pays précurseurs. On y avait même procédé à des fouilles archéologiques et mis au jour des ensembles de toutes sortes, de plus en plus nombreux. Au début du ^{xix}^e siècle, le premier directeur du musée de Copenhague, Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865), avait imaginé un classement de ses collections muséales en fonction des matériaux employés. L'esprit du temps était aux classifications scientifiques, les objets aussi bien que les papillons ou les espèces de fleurs. Les siècles précédents avaient accumulé tout ce qui pouvait l'être dans les cabinets de curiosités dans le cadre du collectionnisme. Le ^{xix}^e siècle mettait de l'ordre, perfectionnait les taxonomies, cherchait des logiques, inventait les domaines disciplinaires. En cohérence avec son siècle, Thomsen appuya sa classification des industries humaines sur une vision évolutionniste des sociétés : plus on avançait dans le temps, plus l'homme maîtrisait la technique et plus il était capable de travailler des matériaux complexes. Il proposa donc une subdivision chronologique des époques les plus hautes de l'humanité en trois temps : l'Âge de la pierre, l'Âge du bronze, l'Âge du fer. Ses résultats, publiés en 1836, reçurent un grand écho dans toute l'Europe savante, avide de mieux comprendre ces vestiges du passé que l'on regardait de près, qu'on allait chercher désormais volontairement sur le terrain lui-même. Pendant trois décennies, la tripartition de Thomsen sembla satisfaisante pour rendre compte de ces premiers temps de l'humanité.

À partir des années 1860, alors que les découvertes s'accumulaient et les travaux s'enrichissaient, l'Âge de